



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Courriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

L'homme contre lui-même Marcel de Corte

Chapitre V – LE DECLIN DU BONHEUR (IIème partie)

Texte d'une conférence prononcée à la tribune du Centre
économique et social de Perfectionnement des Cadres à Paris, en 1958

C'est la même perte du sens du bonheur qui a déclenché cette prodigieuse fumisterie qui s'appelle "le mouvement de l'Histoire", dont presque tous les esprits contemporains subissent l'attraction...

Les analogies du "mouvement de l'Histoire" et du "bonheur collectif" sont évidentes. Celui-là représente dans le temps ce que le mythe collectiviste est dans l'espace : un infaillible moyen d'absorption de l'individu dans une entité abstraite hypostasiée. L'Histoire, c'est le "gros animal" en mouvement, forçant l'individu à le suivre, sous peine d'être condamné à cette espèce de mort anticipée qu'est la solitude dans un passé révolu, sans contact avec l'humanité présente.

A ce titre, le "mouvement de l'Histoire" est infiniment plus dangereux que les élucubrations du "bonheur collectif". Il faut déjà une bonne dose d'énergie pour supporter la réprobation qui s'attache au refus de participer à la construction du "bonheur collectif". Il faut posséder une force d'âme redoublée pour subir le reproche de "ne pas être de son temps". Dans le premier cas, on est taxé "d'égoïsme". Dans le second, on est purement et simplement expulsé de la vie, on est "dépassé". Selon le vocabulaire barbare des existentialistes, on est "néantisé". Or, si l'homme tolère encore aisément d'être taxé de froideur et d'insensibilité, il n'est guère d'accusation qui ne semble plus offensante

que celle de ne pas suivre la mode. L'une l'atteint dans sa conscience, l'autre dans sa vanité, Une réprobation morale est beaucoup moins grave pour la plupart des hommes qu'une blessure d'amour-propre. Quoi ! Je n'existe plus, je suis compté pour rien, mais c'est scandaleux ! Et aussitôt de réformer sa conduite et de se mettre à la remorque de l'Histoire. Le "mouvement de l'Histoire" prend l'être humain par ce qu'il a de plus cher : l'étalage social de son moi. La crainte de ne pas être au goût du jour est le très simple secret de son succès. On comprend ici pourquoi les clercs – d'église, de chapelle ou de parti – sont électivement tentés par le culte servile de l'Histoire : situés à l'intersection d'un "message" "éternel" – vrai ou faux – dont ils sont porteurs, et du temporel toujours changeant, ils acquièrent une mentalité reptilienne, un esprit d'accommodation et de conformisme, qui leur rend la tâche plus aisée : il est plus facile d'adapter l'éternel au temporel que l'inverse. Ils ont besoin de placer leurs abstractions inertes dans le sens du vent, pour se persuader qu'ils agissent et pour se prouver qu'ils ont raison. L'efficacité de la théorie en tant qu'arme psychologique est au surplus éprouvée. Dans les luttes politiques qui déchirent la société, son argumentation démoralise et affaiblit l'adversaire. Comment celui-ci pourrait-il se faire entendre de l'opinion publique, qui est toujours l'opinion présente, alors

qu'il est inculpé d'avoir une vision du monde qui n'a plus cours ? Il est acculé à la défensive et à la défaite. Par ailleurs, la fable du "mouvement de l'Histoire" grise l'imagination de ceux qui l'emploient et leur communique l'assurance qu'ils ont déjà triomphé de l'ennemi avant de le combattre : ils sont en avance sur lui, ils l'ont donc vaincu. Tous les partis politiques sont contraints d'utiliser cette arme afin de ne point paraître "rétrogrades", c'est-à-dire défaits au préalable, si bien qu'ils mobilisent la Cité tout entière et la font glisser mécaniquement dans l'inconnu.

Il n'est point de mythe plus nocif que la conviction d'être entraîné par un mouvement irrésistible. Il tue l'intelligence de l'homme, car l'intelligence de l'homme a besoin de recul et de marquer un temps d'arrêt pour juger. Il l'empêche de distinguer le bien du mal, la réalité de l'apparence, la proie de l'ombre. Il la livre vaincue ou victorieuse, aux Machiavels qui conquièrent le pouvoir. Sous prétexte de "libération", elle abdique son jugement et sa liberté. Persuadée qu'on ne remonte pas le cours de l'Histoire, elle s'abandonne, comme un cadavre au fil de l'eau, à tous les sophismes, pourvu qu'ils soient claironnés assez haut pour l'affoler. Elle devient incapable de discerner la guérison de la maladie et de voir que se guérir n'est nullement revenir à l'âge qu'on avait au moment où l'on a contracté une affection. Elle refuse la santé et elle en arrive même à nommer biens tous les maux qui l'accablent et bonheur son malheur. Elle est prisonnière de l'opportunisme et du conformisme : vox populi, vox Dei. Elle se transforme en "intelligence collective". En d'autres termes, elle se nie comme intelligence.

Il est normal, si l'on peut dire, qu'il en soit ainsi. L'homme qui ignore son bien ne cesse pas pour la cause de le désirer, d'un désir informe et sans figure, érectile et sans détermination, qui se confond pour lui avec le seul mouvement du temps, avec le seul déroulement de l'Histoire. Dépourvu d'intelligence et de fin réelle, l'appétit humain n'est plus qu'un devenir indifférencié qui égalise et mobilise toutes les conditions dans la mesure même où il est indéterminé et mouvant.

N'étant dirigé vers rien, il est braqué vers n'importe quoi. Il érode toutes les diversités individuelles ou spécifiques. Il nivelle la multiplicité hiérarchisée des êtres et des choses. Chacun devient le sosie de chacun. La fraternité s'abolit dans la similitude. Les races et les patries s'évanouissent. Les classes et les personnes s'évaporent. La nature à son tour est ventilée et constituée avec l'humanité unanime un seul tout, une "noosphère", comme l'écrit en son jargon le P. Teilhard de

Chardin, qui tend vers l'unité à travers les myriades de points de conscience fugitifs et occasionnels que sont les hommes. L'univers se transforme en Celui qui est Un, il devient le corps même de l'Unique, où tous les hommes, confondus dans une sorte de démocratie mystique et panthéiste, jouissent de la béatitude par la vertu automatique de l'Histoire qui les meut. Tel est le rêve messianique qui soulève le désir des adorateurs de l'Histoire. Il mesure la dégradation de l'intelligence et le ressentiment contre le bonheur personnel, qui sévisent dans les diverses idéologies contemporaines. Esclave d'un désir qu'il s'avère incapable d'éclairer, l'homme moderne retourne automatiquement à l'idéal de bonheur propre à la ruche ou à la termitière.

La tension perpétuelle qui caractérise l'appétit de l'homme privé du sens du bonheur aboutit au même résultat. L'homme d'identifie avec son histoire. Toute sa réalité humaine devient historique. Son être n'est qu'un continuel dépassement de soi, pareil à un fleuve qui avance sans cesse en tournant le dos à sa source et à tous les moments de son cours. Ni le passé ni le présent n'ont donc de signification humaine. Seul l'avenir en a une. Ainsi que l'assure Marx, dans une formule oraculaire, "l'homme, c'est l'avenir de l'homme". Qu'est-ce dire sinon que l'essence de l'homme n'est pas un donné, mais une construction de l'homme, qu'il n'y a pas de nature humaine, mais une inlassable transformation ou, plus exactement, une création de l'homme par l'homme, au long de son histoire individuelle et collective ? L'homme qui coïncide avec son histoire se fait lui-même. Il est son propre Demiurge. Il évacue le Dieu de la Genèse et prend Sa place. Sa seule croyance est l'athéisme. Tout ce qui sépare l'homme du devenir qui le constitue doit être anéanti : Dieu, la propriété privée, les différenciations sociales, les structures politiques, l'État même sont des aliénations où l'homme se détourne de soi, des illusions qu'il échafaude pour se consoler d'être étranger à son être, des réalisations fantastiques dont il s'abuse pour échapper à son avenir, et que consolident tous ceux qui ont intérêt à faire durer l'esclavage de l'homme. Mais ces mirages sont condamnés par le "progrès de l'Histoire". Ils peuvent encore mentir et tromper l'homme. Leurs fumées s'effiloquent sous le souffle de l'homme créateur de lui-même, en dépit des efforts des "tyrans" et des "réactionnaires". La Révolution les balayera infailliblement parce qu'une nécessité toute puissante contraint l'homme à être le maître de son propre destin. Comme le dit Sartre, héritier de Marx, l'homme "est condamné à être libre". Il n'y a pas de nature humaine déterminée une fois pour toutes qui puisse déterminer l'être

humain. L'homme est sans limites. Parce qu'il est homme, il est révolutionnaire, il est en révolte contre tout ce qui n'est pas l'homme, il se soulève invinciblement contre tout ce qui n'est pas l'appropriation réelle de l'homme par l'homme et pour l'homme. Le communisme, étant la suppression radicale de ce qui entrave la réconciliation de l'homme avec lui-même, est l'humanisme véritable. Il résout l'énigme de l'histoire humaine et il sait qu'il la résout. Investi des attributs de Dieu le Père, qui créa en Adam tout le genre humain, il termine, selon Marx, "la querelle entre l'individu et l'espèce". Il n'y aura plus de lutte entre les hommes puisque chacun d'eux sera toute l'humanité. Le Paradis terrestre sera reconquis.

Mais si chaque individu, par la grâce du communisme, ne s'aliène plus en rien et effectue un retour complet à lui-même, l'univers n'existe plus à titre de réalité objective. Tout devient subjectif. Toute présence se dissout en représentation et tout être concret en une entité mentale. L'être humain en chair et en os est englouti dans une abstraction. L'homme devient l'idée de l'homme. Il se désincarne en elle. Le communisme se présente ainsi comme une colossale machine emboutisseuse qui transforme l'homme en son concept dont l'absolue perfection a pour seul inconvénient de ne point exister. Le mythe communiste de l'histoire dévore "l'homme nouveau" dont il accouche, comme Chronos ses enfants. Né d'un désir sans terme, il ne peut aboutir qu'au néant. Il est en fait un nihilisme qui tue l'homme concret pour faire vivre l'homme abstrait.

Les analogies entre la théorie marxiste de l'Histoire et l'auri sacra fames qu'elle prétend extirper, sont frappantes. Pour le "capitaliste", il existe une sorte d'autofécondation de l'argent. Pour le marxiste, il y a autocréation de l'homme. Pour le premier, le temps a une valeur enrichissante. Pour le second l'Histoire est une puissance productrice. De même que l'argent imprégné par le temps enfante sans cesse plus d'argent, l'homme assimilé à l'Histoire fabrique continuellement un type d'homme "plus humain". Les deux attitudes sont identiques : l'homme ne vaut que par son existence temporelle, il est perpétuellement insatisfait et son insatisfaction même le pousse dans la voie du progrès. Pour celui-ci, plus l'homme se possède, plus il est. Pour celui-là, plus l'homme a d'argent, plus il est à son tour. Chacun conçoit l'homme comme s'il était séparé de l'avoir qui le constitue et comme s'il lui fallait récupérer quelque chose qui lui manque. Chacun aspire à supprimer cette aliénation, l'un en ayant toujours plus

d'argent, l'autre en se possédant davantage. Le malheur est de ne point posséder. Les deux systèmes s'expliquent par la même carence d'une philosophie du bonheur fondée sur l'accomplissement de l'être. Aussi, tous deux sacrifient-ils le bonheur individuel, soit à l'argent, soit à l'idée collectiviste.

L'obsession du bonheur collectif et le prestige magique de l'Histoire sont les signes d'un renversement intégral des valeurs dans l'esprit de nos contemporains. L'époque moderne est ensorcelée par la Révolution à un point tel qu'elle n'en perçoit pas plus l'envoûtement que le morphinomane perdu dans les féeries fantastiques de la drogue. La plupart des contre-révolutionnaires eux-mêmes sont des révolutionnaires qui s'ignorent et qui mettent la réalité le cul par-dessus la tête en prétendant en opérer le redressement.

L'esprit révolutionnaire se condense tout entier dans la formule de l'Évangile selon "l'apôtre" Jean-Jacques : l'homme est malheureux parce qu'il dépend d'une société mal faite; la refonte de la société lui donnera le bonheur auquel il aspire. L'homme en chair et en os n'a pas à rechercher et à trouver son bonheur : c'est à la société, à la condition d'en changer les bases, de le lui donner en le délivrant des maux qui l'accablent. Le Social est le Bien, le Bien est le Social. La Société est Dieu et Dieu est la Société. C'est elle seule qui connaît le Bien et le Mal, qui discrimine entre les bons et les méchants, qui prononce les bénédictions et les malédictions. Le Social se trouve investi de tous les privilèges de l'Éthique et de la Religion. Pour l'esprit révolutionnaire, l'existence sociale renouvelée par la Révolution est revêtue d'une valeur sacrée. Porter la main sur les "conquêtes sociales" de la Révolution n'est pas seulement un crime, c'est une profanation. L'Arche d'alliance que rebâtissent le messianisme et le rationalisme est inviolable. La Société nouvelle est un Absolu auquel l'homme ne peut toucher sans périr. Elle est à la fois une Église, une Providence, un Rédempteur et un Sauveur. Sa devise s'imprime dans les actes des hommes : "Sans moi vous ne pouvez rien faire" ou encore "vous n'êtes pas à vous-mêmes". Comme l'a profondément remarqué Michelet : "La Révolution continue le Christianisme, et elle le contredit, elle en est à la fois l'héritière et l'adversaire". En termes plus positifs, elle en est la caricature.

Jusqu'à l'époque moderne, aucune société, pas même la Cité antique, n'a émis des prétentions aussi exorbitantes. Le monarque le plus absolu n'aurait jamais osé proclamer que son royaume était l'incarnation du divin : le plus sévère des régimes absolutistes,

celui de Philippe II par exemple, se soumettait complètement à Dieu. La maxime : “Omnis potestas a deis “ou “a Deo “régissait la vie commune. Toute société dépendait des dieux ou de Dieu. L’expérience historique démontre du reste qu’il n’y a jamais eu la moindre société humaine dépourvue de religion et qu’une société “laïque “amputée de toute référence religieuse, est aussi inexistante qu’un rond carré.

Un individu peut sans doute être irrégulier ou athée, et encore dans une certaine mesure, plus apparente que réelle. Pour peu qu’on fouille son psychisme on découvrira, dissimulée en quelque repli, une divinité minuscule dont il dépend et à laquelle il sacrifie en secret. Cette idole changera de figure au cours de son existence, elle sera même remplacée par d’autres qui se succéderont à leur tour les unes aux autres; il n’en vénérera pas moins toujours “quelque chose “qui le dépasse et vers quoi il tend, ne serait-ce que sa propre image. Sartre a parfaitement décrit l’homme comme “une passion d’être Dieu “et comme une tension – impuissante selon lui – vers la Transcendance. La plus élémentaire observation de son comportement le révèle.

Mais si l’homme peut, verbalement ou par inadvertance, récuser toute divinité en dépit de son comportement, il est rigoureusement impossible qu’un certain nombre d’hommes, rassemblés en société, soient dépourvus de toute croyance. Dès que les hommes entrent en relation, ils ont besoin de croire en “quelque chose “qui maintienne solidement le lien qu’ils ont entre eux. S’ils sont unis, c’est qu’ils participent à “quelque chose “de commun, dont la fixité ne peut être mise en doute et qui est analogue à l’immuabilité divine. De l’engagement mutuel par serment jusqu’à la patrie où la Providence nous a fait naître, toutes les formes sociales stables ont toujours été placées sous le signe ou dans le rayonnement de la Divinité. Chacun sait que l’homme est un être changeant et qu’il faut une “force “qui le dépasse pour le soutenir fermement en société. “Toute étude historique et positive des faits sociaux, entreprise dans un but d’amélioration et de progrès, écrit Proudhon, doit supposer avec le peuple l’existence de Dieu, sauf à rendre compte plus tard de ce jugement. “Qu’est-ce que l’honneur sinon la croyance en un ordre qui transcende et consolide la fragilité humaine ? Personne ne peut garantir de lui seul qu’il sera tel demain qu’aujourd’hui. L’honneur suppose que l’homme est soumis à une loi non écrite et “divine “dont la lumière l’enveloppe et le soustrait au changement. La foi jurée présuppose une morale et une religion naturelles, fondées sur la certitude que personne ne la trahi-

ra. Si cette base s’écroule, l’édifice social qui s’appuie sur elle choit à son tour. Point de société sans référence à une entité transcendante quelconque. Les conventions et les contrats ne perdurent que par référence à une transcendance implicite.

“Le gouvernement seul ne peut gouverner ”, écrit avec profondeur Joseph de Maistre. C’est une maxime qui paraîtra d’autant plus incontestable qu’on la méditera davantage. Il a donc besoin, comme d’un ministre indispensable, ou de l’esclavage qui diminue le nombre des volontés agissantes dans l’État, ou de la force divine qui, par une espèce de greffe spirituelle, détruit l’âpreté naturelle de ces volontés et les met en état d’agir ensemble sans se nuire. C’est l’évidence même. Mais le propre de l’esprit moderne est d’avoir combiné “l’esclavage “et “la force divine ”, en divinisant la Société. Nul moyen de gouverner aujourd’hui sans cet acte d’adoration constamment stimulé par la propagande. L’anarchie des volontés individuelles ne peut être réduite que par la force, mais, comme la contrainte physique est toujours précaire, et la terreur inconstante, il s’agit d’amener les citoyens d’un État qui récuse toute Transcendance, à souscrire à leur esclavage, sinon même à l’aimer et à se dévouer pour lui. Ainsi l’oppression n’apparaît plus venir du dehors, mais elle surgit du dedans, par une sorte de “consentement naturel ”. L’esclavage est maintenu rigoureusement, mais il est travesti en volonté d’être esclave, ou plus exactement – car le mot doit être caché comme la chose – en union mystique de la volonté du citoyen et de la volonté de l’État.

Les techniques publicitaires modernes sont capables d’effectuer cette fusion par des procédés très proches du réflexe conditionnel, en associant par exemple l’idée de souffrance à celle d’étranger, de supérieur ou de patron et, positivement, à celle d’un libérateur, d’un réformateur ou d’un constructeur d’un “ordre nouveau ”. Pour faire obéir jusqu’au fanatisme et jusqu’au délire les membres d’un groupe, sans leur donner l’impression qu’ils obéissent malgré eux, il faut et il suffit d’agiter devant leur imagination le phantasme d’un ordre social inédit qui les délivrera de leur malheur. Cette représentation pénètre jusqu’au sein de leur conscience et jusqu’à la source même de leurs actes. Parce qu’elle est représentation et qu’elle n’a d’existence qu’en leur esprit, ils cèdent à la volonté d’autrui en se persuadant qu’ils suivent la leur. Et ils obtempèrent avec zèle. Car le social se réfère toujours au religieux. Mais devenu immanent et transformé en image, il est l’objet d’une véritable idolâtrie. Quand on sait la propension de l’homme à s’adorer soi-même et ses idées, on le prend,

au sens fort du mot, dans ce piège : rien ne consolide plus l'esclavage qu'une libération imaginaire et que la perspective d'une société chimérique. Ce moyen est infaillible. Il est employé partout par les nouveaux régimes. Il est adopté, sous une forme édulcorée, par les plus anciens : celle de l'État-Providence.

Les groupements humains que la Révolution laïcise n'échappent pas à cette règle inaltérable : les énergies religieuses de leurs membres n'en sont pas pour autant stérilisées; elles se reportent seulement sur le groupe dont ils font partie : peuple, race, classe sociale, communauté linguistique, etc.; au lieu de dépasser le phénomène social, elle s'y engouffrent et le gonflent démesurément. Dans toute société se révèle la transcendance de Dieu ou celle d'une idole, et cette idole n'est jamais que la société elle-même hypostasiée en "gros animal". La société exige un point de convergence immobile, qu'il soit vrai ou faux, réel ou illusoire. Le renversement des valeurs qu'opère l'esprit révolutionnaire a au moins le mérite, à notre époque qu'il ravage, de mettre en relief ce fait capital que le collectif sous toutes ses formes est le seul ersatz de Dieu.

Encore un coup, il ne pouvait en être autrement. L'inversion révolutionnaire des valeurs est fatale dès que l'homme s'éprouve malheureux, happé dans une finalité sans fin, incapable d'atteindre son bonheur personnel, Or, aucun être humain n'avouera jamais qu'il est misérable de sa propre faute. Pour qu'il le fit, il faudrait qu'il mesurât la démesure qui l'emporte au-delà de sa fin propre et qui constitue l'essence même du malheur. Une telle tentative est contradictoire. C'est sans doute là le sens profond de l'antique Destin : l'homme qui brise ses limites se châtie automatiquement lui-même. Mais loin de s'en accuser lui-même, il en accusera toujours ce qui le dépasse : Dieu et la Société. Il voudra les refondre de fond en comble pour fixer un terme à l'élan indéfini qui l'enlève. L'essai se solde infailliblement par un échec; comment pourrait-il refaire ce qui échappe essentiellement à ses prises ? La réussite s'enfoncera dans un avenir toujours plus prometteur mais toujours plus lointain. L'homme est contraint, pour justifier son entreprise à ses propres yeux, de se diviniser et de se socialiser de plus en plus, et de se transformer en démiurge de la société, en un être toujours plus révolutionnaire, en un messie et en un technicien du Collectif, qui n'achève jamais son œuvre et que l'insatisfaction entraîne dans un devenir perpétuel, générateur d'une condition toujours plus misérable parce qu'elle n'a point de fin. Le renversement des valeurs engendre le renversement des autres valeurs artificiellement

reconstruites. Le processus n'a point d'arrêt. La Révolution est révolution contre elle-même. Son interruption ne peut être obtenue que par un coup de force dogmatique qui stoppe arbitrairement le courant révolutionnaire. Voyez Napoléon, Staline, Hitler ou Mussolini.

Toute révolution se fige ainsi en structures administratives et bureaucratiques, sans exception : leur rôle est de congeler le torrent messianique et rationaliste qui emporte la société dans son "progrès indéfini". Les faciles "réformes de structure" dans l'ordre économique, politique et social, auxquelles la plupart des hommes se confient aujourd'hui, signifient que le courant révolutionnaire n'est pas encore tari. Elles sont des tentatives impuissantes de canalisation. La révolution s'avère de la sorte essentiellement conservatrice du malheur humain qui l'a engendrée. L'histoire confirme, d'une manière éclatante, qu'elle se solidifie dans le despotisme des formes juridiques, dans "la légalité révolutionnaire" et, en dernière analyse, dans la carapace verbale d'une rhétorique superficielle. Cette mythologie sclérosée satisfait le citoyen abstrait et "l'intellectuel", mais l'homme en chair et en os reste sur sa faim, aussi démuné de bonheur qu'auparavant. Qu'un mécontentement universel caractérise notre époque n'a donc rien d'étonnant.

Nous voilà revenus à notre point de départ. Il nous faut maintenant conclure.

Nous avons perdu le sens du bonheur. Il s'agit pour nous de le récupérer, sous peine de voir l'humanité condamnée au changement perpétuel qui n'est qu'un des noms de la mort. Comment ? En faisant retour à une morale d'homme, à cette morale propre à l'animal raisonnable et volontaire que nous sommes, chacun de nous. En refusant la pseudo-morale collective que diffuse l'opinion régnante. En luttant de toutes nos forces contre la prétendue fatalité de l'Histoire. En nous persuadant que le meilleur moyen d'éviter la Révolution est encore de la faire, mais en soi-même, dans sa propre individualité. En retrouvant, par une action de soi sur soi, cette plénitude d'être où nous pressentons que gît le secret du bonheur.

C'est par et dans une morale vivante que nous serons heureux.

La morale vivante a sa source dans la vie. Elle est multiple, bariolée, diverse, comme la vie elle-même. Mais si elle part du divers, elle va vers l'un, en soi d'abord, autour de soi ensuite. A l'instar de la vie, elle lie, elle articule, elle hiérarchise. Il n'est rien de

réel dans l'homme, même l'instinct, même les passions, qui n'y trouve sa place, mais dans la convergence de tous ces éléments vers une unité centrale, "bien faire l'homme" selon le mot de Montaigne. Le même mouvement s'accomplit dans tous les cercles sociaux où l'individu se trouve plongé par le destin de la naissance et de la vocation : les efforts de chacun convergent vers l'unité. Chacun y tend à sa manière, selon son degré d'être, plus ou moins bien. Il en est qui renâclent devant cette œuvre de construction. Il en est qui placent l'unité où elle n'est pas. Mais leurs erreurs et leurs refus se paient. Non seulement leur conscience et les mœurs les jugent, non seulement leurs fruits, secs ou pourris, les dénoncent, mais, dans une société bien faite, ils paient personnellement leurs fautes. Les meilleurs trouvent toujours à faire. Il y aura toujours à faire dans la ligne d'une morale vivante, et à chaque génération. Il n'y a jamais rien de définitif, d'achevé, de parfait pour l'homme. Car il n'est point d'homme parfait ni de société parfaite. Sinon l'homme serait Dieu et la société Paradis.

Il faut s'en accommoder, en poursuivant l'effort à chaque instant de la vie, de père en fils, à chaque génération. La morale vivante est comme la vie elle-même : une lutte contre la divergence et l'anarchie de la mort, sans cesse recommencée.

Et puisque je m'adresse à des praticiens de l'économie, je ne puis me dispenser de dire combien cette convergence de toutes nos facultés et de tous les êtres humains vers le "bien faire l'homme", en quoi consiste en définitive le bonheur, est exigée par le dynamisme économique de notre époque. C'est le vertigineux développement des biens matériels qui nous somme aujourd'hui de retrouver notre finalité essentielle. La matière, plus sage que nos esprits per-

turbés, plus innocente que nos âmes distordues, plus vraie que nos sciences exactes désorbitées, nous oblige au redressement individuel et social. De l'atome, symbole de l'économie dynamique, nous ferons un bien immense ou un mal sans mesure, selon que nous tournerons vers lui notre convergence ou nos divergences, notre finalité d'homme en chair et en os ou notre carence de finalité camouflée en abstractions idéologiques.

Nous sommes placés en face d'une option radicale, dont dépend la vie ou la mort de l'humanité. C'est l'être humain tout entier, corps et âme, ce sont nos réserves sociales personnelles, malheureusement dilapidées par une affreuse politique de division, qui doivent être désormais mobilisées pour que nous puissions surmonter notre destin. Nos intérêts matériels eux-mêmes nous contraignent à être des hommes en plénitude et à renouer entre nous des liens solides. L'économie ne peut plus, à peine de se changer en arme destructrice, que se mettre au service du bonheur des hommes.

Cette constatation implique rigoureusement : primo, une réforme profonde de l'économie et le nettoyage de tous les préjugés collectivistes rétrogrades qui l'encombrent; secundo, une réforme quasi radicale de l'État et la restauration d'un pouvoir arbitral indépendant à l'égard de tous les groupes.

Ces réformes exigent au préalable une refonte de nos conceptions et de nos mœurs.

Il y a du pain sur la planche. Mais il faut commencer par le commencement. Tel est le mot de la fin, à moins que notre sottise et notre cécité ne fassent tomber, sur le théâtre du monde, le rideau qui marquera la fin de la tragi-comédie humaine.

(Fin).

Les racines grecques de l'Europe chrétienne

Sylvain Gouguenheim (article tiré de *Lecture et Tradition*, No 371-372, janvier-février 2008)

Les oppositions universitaires virulentes déclenchées contre le récent ouvrage de Sylvain Gouguenheim, *Aristote au Mont-Saint-Michel, les racines grecques de l'Europe chrétienne* (Editions du Seuil, 2007), sont la preuve que cet historien a touché un point sensible et que ce qui était considéré comme un acquis intangible de l'histoire «correcte» officielle a été mis en défaut par ce travail minutieux et clair. La version imposée aux masses scolaires et au grand

public est aujourd'hui celle d'un islam vivier de toutes les sagesses antiques qu'il aurait transmises par ses traductions à l'Occident chrétien médiéval. Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter les manuels des collèges et lycées (en français, en histoire des classes de cinquième, de seconde) ou les usuels universitaires les plus récents. Y est très fortement soulignée l'opposition entre les royaumes dirigés par les autorités islamiques et ceux de la chrétienté occidentale.

Les premiers sont qualifiés de tolérants et surtout salués comme des foyers de culture(s) acceptant la « coexistence » entre les « trois monothéismes ». Les seconds semblent sortir à peine du néolithique. Les uns auraient connu un islam forcément saint, poétique, civilisateur. Les autres étaient intolérants, brutaux, naïfs, ignorants et rustres.

Les voies de la pensée grecque vers l'Ouest

Le point de départ et l'objet principal du livre du professeur Gouguenheim est d'abord l'étude des cheminement suivis par les textes venus de l'antiquité grecque jusqu'au confins occidentaux. Il observe que, contrairement aux affirmations répétées de certains universitaires contemporains, les penseurs – théologiens, grammairiens, philosophes... – de l'Occident médiéval connaissaient un bon nombre des grands textes produits par les sages grecs de l'Antiquité ; et qu'ils les connaissaient avant le XIII^e siècle, avant le début des traductions opérées à Cordoue (alors sous le joug musulman).

Sylvain Gouguenheim est un jeune professeur d'histoire médiévale enseignant à l'École normale supérieure de Lyon. Il a déjà produit des travaux appréciés sur la mystique rhénane, sur l'an mil, sur les chevaliers teutoniques. Ses contempteurs ne lui reprochent pas exactement ses sujets de recherches (quoique...), mais dès la parution de son dernier ouvrage, ils ont vu rouge : la véritable cause de leur polémique est clairement politique. Ce ne sont pas les rectificatifs scientifiques, linguistiques ou philosophiques apportés sur ces questions par le chercheur qui irritent le plus les détenteurs de la Vérité correcte. C'est son audace à mettre en cause le tabou dont ils sont les gardiens. Cette sérénité, qu'ils confessent ordinairement auprès de leurs étudiants ou lecteurs, disparaît. Ils s'en sont pris immédiatement à l'auteur, à sa maison d'édition, et même au journal *Le Monde* ! Pourquoi cet émoi ?

Postulat du rôle unique de l'islam

Comme signalé supra, il faut savoir que, depuis quelques décennies, s'est imposée une « Vulgate » pro-islamique selon laquelle le savoir grec antique – en philosophie, mathématiques, médecine, astronomie... – aurait complètement disparu d'Europe après

les invasions des IV^e-V^e siècles, mais qu'il aurait été récupéré par le monde musulman qui, l'ayant traduit en arabe, l'aurait développé avant de le transmettre vers le XIII^e siècle à l'Occident, permettant ainsi à la magnifique renaissance intellectuelle de l'Europe que l'on sait, de s'épanouir à cette période. Répétons que ces affirmations ont été fortement nuancées par des médiévistes compétents. [Par exemple : Rémi Brague, *Au moyen du Moyen Âge*, paru en 2006. Spécialiste de la philosophie médiévale et d'Aristote, ce chercheur a suivi les pistes des manuscrits. Ses conclusions sont souvent proches de celle de M. Gouguenheim. Outre l'ouvrage de Bernard Lewis, *La langue politique de l'islam* (1988), il faut souligner l'article du grand historien Jacques Heers paru dans la Nouvelle revue d'histoire, no 1 ; il dénonçait déjà la présentation obligatoire d'une transmission unique par l'islam des textes grecs antiques...]

Depuis les années 20-30, les historiens des mouvements d'idées ont remarqué que s'est développée en Occident cette admiration sans condition d'un passé islamique peint de séduisantes couleurs. On la trouve justifiée chez des écrivains, des historiens, des philosophes, tous en général orientalistes, la plupart du temps des gnostiques militants, des initiés, parfois des convertis (Guénon...). Depuis quelques années, en concomitance avec la poussée du monde islamique en Europe, cette version encensant sans retenue l'islam est devenue officielle. On nous assène que toute la richesse intellectuelle de l'Occident médiéval (en philosophie, mathématique, etc.) est due à l'islam et que toute critique de ladite version est à dénoncer. Dans notre monde à la Orwell, les hérétiques deviennent des ennemis à abattre. On dit chasser les idées mais on commence par abattre leurs auteurs. C'est plus facile et se révèle efficace. On connaît le procédé : sur certains sujets d'histoire, les auteurs de critiques sont catalogués comme contestataires, douteux, « révisionnistes », vraisemblablement nazis.

Les tenants de la version correcte veillent à ce qu'elle soit reproduite dans les ouvrages de vulgarisation, des articles, des émissions de télévision, les manuels scolaires. Mais dans cette affaire, à côté des universitaires tels que MM. de Libera, Arkoun, Saïd, etc., on observe la « montée au créneau » des technocraties mondialistes : ainsi le Conseil de l'Europe a pris position dans cette défense et illustration de l'islam. Cette instance que l'on n'attendait pas sur ce

genre de question, a affirmé le rôle essentiel de l'islam dans la culture européenne ! Et l'on se souvient que M. Chirac professait la même doctrine.

Or, en démontrant que, de la fin de l'Antiquité jusqu'aux X^e-XI^e siècles, l'Europe chrétienne érudite n'avait pas coupé les ponts avec ses racines grecques, M. Gouguenheim vient de donner un coup de pied dans cet échafaudage. Il faut reconnaître qu'il a bénéficié de l'onction du Monde. D'ordinaire fort vigilants, les censeurs du « journal officiel bis » utilisent l'arme du silence : ne citons point les hérétiques. Les livres et les auteurs dont on ne parle pas, n'existent pas. Donc le journal du soir, daté du 4 avril 2008, a produit un article qui a mis le feu aux poudres. Le rédacteur, tout en nuancant, reconnaissait la pertinence de la position iconoclaste et posait la bonne question : « Et si l'Europe ne devait pas ses savoirs à l'islam ». Voyons les thèses en présence.

Rôle du clergé occidental et des relations avec Byzance

En résumant beaucoup disons que le professeur Gouguenheim affirme, preuves en main, que, du VI^e au XII^e siècle, dans la transmission à l'Occident des textes grecs antiques, particulièrement ceux d'Aristote, ainsi que leur traduction, la filière arabe fut loin d'être essentielle. Il faut en effet insister sur les liaisons avec Byzance, relayées par des savants de Sicile, d'Italie du Sud, où le grec était toujours utilisé par les clercs, les marchands, les ambassadeurs, relayées aussi par des monastères européens (Saint-Gall, Mont Cassin...) qui traduisaient et recopiaient les textes. Dans ce courant, les papes qui, génération après génération, enrichirent considérablement la bibliothèque du Latran, jouèrent un rôle moteur.

Donc il n'y eut pas de rupture : au VI^e, aux VII^e, VIII^e, IX^e siècles, des textes grecs arrivent en Occident et sont traduits en latin. Des Carolingiens jusqu'au XIII^e siècle, on peut parler d'une recherche continue des textes grecs de la part des monastères, des évêques lettrés, des hauts dignitaires de l'Eglise. Pendant toute cette période, on constate une quête assidue pour maintenir la filiation avec la Grèce ancienne. En bonne partie évidemment par souci religieux : rappelons que les évangiles comme les épîtres de saint Paul furent écrits en grec. Cet intérêt plus ou

moins soutenu explique qu'il y eut plusieurs « renaissances » fondées sur la pensée grecque, au VIII^e siècle, au IX^e, au XII^e... avant celle du XIII^e siècle.

Un autre point qu'avait soulevé le professeur Heers, est repris par M. Gouguenheim, à savoir que l'essentiel des traductions des textes grecs en arabe ne fut pas effectué par des musulmans mais par des Araméens... qui étaient chrétiens (ceux que l'on appelait chrétiens syriaques). On doit notamment à un savant syriaque (un nestorien) du IX^e siècle, Hunayn ibn Ishaq (809-873), l'essentiel du vocabulaire médical et scientifique arabe. Il parlait l'arabe et il transposa dans cette langue Galien, Platon, Hippocrate, etc. Sylvain Gouguenheim montre, à juste titre, que les langues créent des structures mentales spécifiques et que les transcriptions, notamment en philosophie, sont des approximations. Autre remarque utile pour suivre le débat, il faut savoir que très peu de « sages » musulmans pratiquaient la langue de Platon. Ni Al-Farabî, ni Avicenne ou Averroès « ne lisaient un mot de grec ». Il faut bien comprendre que le monde musulman accueillit la pensée grecque de façon très sélective, à travers un crible serré, celui de son intérêt par rapport au Coran. Le professeur lyonnais conclut comme d'autres chercheurs : cette connaissance limitée, triée, fut sans conséquence véritable sur l'islam « qui ne s'est jamais hellénisé ». L'auteur montre ainsi que le Mu'tazilisme (un courant religieux du IX^e siècle) ne saurait être considéré ni comme un défenseur du libre arbitre, ni un libéralisme rationaliste. Il voulait mettre « la raison au service de la foi ».

Le moine Jacques

Le titre de l'ouvrage (Aristote au Mont-Saint-Michel) s'explique par l'évocation faite par l'auteur d'un moine du XII^e siècle : Jacques de Venise. Il s'agit d'un Grec d'origine, qui vint vivre – entre 1127 et 1150 semble-t-il – au Mont-Saint-Michel. Il s'employa à traduire complètement du grec en latin de très nombreuses œuvres d'Aristote (œuvres souvent agrémentées de commentaires importants selon l'habitude chez les clercs savants du Moyen Âge). Et les traductions de « Jacques » furent très largement diffusées en Europe. Il faut souligner le fait qu'elles datent d'une grosse génération avant les traductions (de l'arabe au latin) faites à Tolède et qu'on nous donnait comme l'argument de la « dette » européenne à l'islam.

Même si les spécialistes peuvent proposer de corriger ou de nuancer de légers points de détails de cette recherche importante, on ne peut que souscrire aux conclusions principales de M. Gouguenheim (qui dans tout son ouvrage se montre particulièrement courtois, impartial, scientifique) : « A l'islam en tant que religion, la civilisation européenne n'a rien emprunté, ni référence textuelle, ni argument théologique. Il en est de même dans les domaines politique ou juridique... » (« Aristote... » p. 197). « L'hellénisation de l'Europe médiévale fut le fruit des Européens... on peut avancer que l'Occident devait une partie de son développement

à la pratique de la confession qui favorisa l'introspection, les examens de conscience et donc les progrès psychologiques et cognitifs dans les domaines du rapport de soi aux autres ». « Fondamentalement, la civilisation européenne est restée d'inspiration gréco-romaine et judéo-chrétienne ». Il est toujours bon de rappeler les vérités. Ce livre est moins une œuvre littéraire qu'une démonstration méthodique menée de main de maître, mais sans aucune pédanterie. Il est intelligent et aboutit à des constatations sans parti pris. Il nous semble destiné à un large public.

Henri Servien

«L'affaire Gouguenheim»

(*Lecture et Tradition*, No 371-372, janv.-fév. 2008)

Elle se mit en place en quelques semaines. Apparemment les conclusions comme les preuves apportées dans *Aristote au Mont-Saint-Michel* horripilaient les tenants de la pensée officielle pour qui on ne devait pas discuter la dette de l'Occident envers la civilisation islamique. Commencèrent à circuler des pétitions contre l'auteur.

Par des centaines de «blogs» sur Internet, ceux qui connaissaient un peu le sujet et qui n'étaient pas d'accord, mais plus encore ceux qui n'en savaient rien, mais laissaient parler leur passion pro-islamique, se mirent à hausser le ton. Très vite on arriva aux injures contre M. Gouguenheim.

La chronologie des attaques

Quelques universitaires prirent violemment position et intervinrent dans la presse.

Le 25 avril, harcelé par les mécontents, Le Monde publia une page consacrée à la dénonciation d'«Une démonstration suspecte». Notez l'expression. Ce n'est pas une dénonciation fautive, sans fondements, mensongère... On comprend déjà les sous-entendus. «Suspect» fleure bon le vocabulaire des terroristes révolutionnaires. On reproche à l'adversaire de critiquer vos positions, d'avoir une autre explication des faits. Comme l'auteur a utilisé une bibliographie très vaste, il suffit de gratter un peu pour dénicher la référence « inadmissible ». Ainsi parce qu'il a cité les travaux de René

Marchand auteur de « Mahomet, Contre-enquête » (Paris, 2006, éd. de L'Echiquier), qui est un ouvrage critique sur la vie incertaine du prophète, le professeur Gouguenheim est vilipendé : «(ses) fréquentations intellectuelles [sic] sont pour le moins douteuses» (Le Monde, art. cité). Il semblerait d'après les rumeurs que, politiquement, M. Marchand soit plutôt gaulliste (personne n'est parfait) mais cela souligne l'hostilité pour ne pas dire l'hystérie des censeurs. Les mêmes allusions et amalgames ont fleuri ailleurs. Assouline, dans Marianne, a rappelé fielleusement que M. Gouguenheim était un spécialiste de la mystique rhénane, des chevaliers teutoniques, des croisades ! ! ce qui lui semble un peu suspect comme centres d'intérêts... Télérama et Libération (ce dernier se montrant un peu plus nuancé) ont démontré qu'en tant que journaux « engagés » dans le sens de l'histoire, ils se faisaient fort de dénoncer les non-dits. Ils ont largement donné la parole aux adversaires de M. Gouguenheim tels M. de Libera et consorts.

Et le rouleau compresseur se mit en action.

Au début, quarante universitaires (dont la moitié de philosophes et d'historiens) ont manifesté dans la presse leur «émotion» (sic). Ils annoncèrent des pétitions multiples à venir.

Le 28 avril, un appel est lancé par 200 «enseignants, personnels, élèves et anciens

élèves» de l'ENS de Lyon, s'indignant que des pages de l'ouvrage aient été diffusées sur des sites jugés (par eux) comme islamophobes. Ils s'en prennent au professeur Gouguenheim qui, par ses assertions mais encore plus par l'utilisation de son travail faite par des infréquentables, aurait terni la renommée de l'ENS Lyon. Autrement dit, si on est convaincu par les démonstrations de l'historien, on est déjà plus que suspect. Pour l'École Normale Supérieure de Lyon, l'hystérie ne s'arrête pas là. Le directeur a parlé de créer un « comité d'expertise » afin d'étudier le dossier (sic). Il envisageait d'auditionner l'historien « coupable ». Ledit comité transmettra ensuite un avis au conseil d'administration de l'école « qui évaluera les suites à donner » (Valeurs actuelles, no 3732. Le dossier de Frédéric Valloire est bien documenté et le rédacteur connaît son sujet) ! Les plus excités parlaient de révocation, de déplacement. Pourquoi pas la prison ferme ? Et il ne s'agit pas d'une recherche sur la Seconde Guerre mondiale !

Le 30 avril, Libération a ouvert ses pages à cinquante-six chercheurs (en histoire et philosophie médiévales). Est-ce l'effet des surenchères habituelles dans ces hallalis ? Le ton est encore monté. Il est question de « révision », de « relecture fallacieuse »... puis les reproches adressés au professeur Gouguenheim sont énumérés. Il est accusé de défendre « le présupposé identitaire de l'Europe s'identifiant à la chrétienté » ; – de déclarer que même en l'absence de lien avec le monde islamique, l'Europe chrétienne médiévale se serait approprié l'héritage grec ; – ce qui l'amène à réduire l'influence islamique, ce qui, pour ses accusateurs, est la marque caractéristique d'un « racisme culturel » ! Enfin, in cauda venenum, ce travail relèverait « d'un projet idéologique aux connotations politiques inacceptables ». Nous y voilà ! Faute de pouvoir démontrer les erreurs portant sur les faits, ses adversaires se rattrapent sur les « non-dits », les « connotations politiques ». On le savait mais dans ce procès stalinien exemplaire, nous avons la démonstration que la science compte très peu. L'important c'est la substance idéologique. Malheur à celui qui est soupçonné

de « mal penser » ! La compétence, les déductions logiques, les confrontations de textes, bref les éléments habituels de la méthode historique sont considérés comme des vieilles lunes inutiles. Les procureurs politiques ont bien compris qu'il fallait faire front devant le déviant. Un déviant chez qui on décèlerait des traces d'esprit critique mal venu contre l'islam voire une défense feutrée de la chrétienté.

Le 5 mai, Télérama, jamais en retard dans le vent portant, proposa un dossier sur ce procès en sorcellerie. Comme il fallait faire simple, le magazine se contenta de sélectionner quelques phrases et supprima les nuances. Mais étaient dénoncés les jugements, les références et les éventuelles relations de M. Gouguenheim. Les éditions du Seuil furent tancées sur leur choix et le professeur de Libera, la tête de file des adversaires, se déchaîna en faisant de l'esprit. Il tint à conclure en condamnant les visions « inacceptables » d'une Europe chrétienne : « Cette Europe n'est pas la mienne. Je la laisse au ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale et aux caves du Vatican. »

Les inconnus d'Internet, autres réactions, morale de l'histoire

Ce que les universitaires les plus prudents ne disaient pas, les blogueurs anonymes le publièrent sur Internet. Ils n'avaient que faire des critiques circonstanciées, des preuves, des références et des nuances. Ils s'en tinrent aux injures, ils parlèrent par exemple de « Gouguenheim au Mont-Saint-Adolf » et en démocrates de compétition chargés de la police mentale, ils dénoncèrent les sympathies d'extrême droite qu'ils devinaient derrière cette histoire. Ce n'est que la suite logique du manichéisme didactique des romans, films ou séries télévisées actuelles. Il faut s'y faire, pour ceux qui fabriquent l'opinion, dans les présentations des travaux scientifiques ou des personnages du passé, il y a deux catégories de personnes : les nazis et les autres. On ne va pas s'embêter à faire subir aux mouches les derniers outrages.

Sans doute ce simplisme dérange un peu les plus anciens, ceux qui firent des études solides comme les derniers esprits rationnels. Dans

L'Express, le médiéviste Jacques Le Goff est intervenu pour dire qu'il trouvait le livre de Gouguenheim «intéressant mais discutable» ce qui peut se dire de beaucoup d'ouvrages y compris de l'annuaire téléphonique et de plusieurs des œuvres de M. Le Goff. Puis il fait remarquer que «peu des principaux médiévistes» se trouvent dans le collectif des cinquante-six. Il a même annoncé qu'il inviterait l'historien mis à l'index dans une de ses émissions sur France-Culture. Mais le professeur Le Goff eut au moins l'honnêteté de prendre du recul. Cette cabale vertueusement démocratique se terminant par une possible mise à l'écart du «coupable» a rappelé les procédés soviétiques. On commence par la pétition et on passe ensuite au tribunal. La méthode n'a pas échappé à des historiens polonais de l'Université Copernic de Thorun qui ont précisément comparé les procédés de nos chers universitaires avec la censure des recherches à l'époque stalinienne (**L'Express, 13.06.08**).

Interrogé, le professeur Gouguenheim a été étonné du vacarme qu'il avait déclenché. Mais il a bien vu un des aspects de la question : «J'ai mis en cause, sans violence, une doxa. J'ai aussi dérangé ce qu'on appelle le mandarinat...» Oui, il y a des vérités officielles sur lesquelles veillent les enseignants oints des sacrements obligatoires, promus grâce aux cooptations et complaisances des amis. Pour défendre leur os, dès que quelqu'un approche, ils manifestent immédiatement la solidarité du gang. Pour les observateurs extérieurs à ce monde, cette attitu-

de peut sembler contradictoire avec les principes habituellement soutenus par les intellectuels. Elle est pourtant très répandue dans nos universités et il convient de rappeler l'influence de ce que Jean Madiran appelle l'«anarchomarxisme». S'ajoute en effet dans cette histoire, le poids des réactions directement politiques. Désormais, on a bien vu que l'idéologie officielle, considérée comme consensuelle, est de gauche et comme le Parti socialiste continue de patiner dans la semoule, incapable de se trouver «le» chef qui le mènera à la conquête des places, les énergies se condensent dans les faits de société : défense des «différences» ethniques, défense des immigrés, des clandestins. Refus de la sélection, réglementation des idées et de la présentation des faits en histoire, défense des sans-papiers, des déviances sexuelles, défense de tout ce qui peut contredire le dogme chrétien, tout ce qui s'oppose à l'évocation du passé chrétien... D'où découle le zèle totalement idéologique – on le trouve dans la droite courbe autant qu'à gauche – à soutenir l'obligation de l'islamophilie.

Le plus clair est que l'on a vu, en quelques jours, se manifester l'efficacité du bon vieux terrorisme intellectuel. Bien entendu au nom de l'«ouverture» et du dialogue des civilisations. Il me semble indispensable de soutenir le professeur Gouguenheim et voir les suites des pétitions et autres comités de surveillance (pour ne pas parler de fatwa) qui se sont déchaînés avant les vacances.

Pierre Romain

Le Cardinal John Henry Newman très apprécié par les conciliaires

Le Cardinal John Henry Newman et la dévotion Mariale

«...cet aveu de Newman : «Certaines manifestations de dévotion en l'honneur de Notre-Dame avaient été ma grande croix en ce qui touche le catholicisme; j'avoue franchement ne pas pouvoir aujourd'hui encore entrer pleinement dans ces manifestations, mais je crois ne pas moins aimer Notre-Dame pour cela. Ces manifestations peuvent parfaitement s'expliquer et se défendre; mais le sentiment et le goût ne correspondent pas à la logique,

et si elles conviennent pour l'Italie, elles ne conviennent pas pour l'Angleterre» (*Apologia pro vita sua*, Paris, DDB, 1967, p. 363).

et encore :

«...la dynamique historique de l'Église... Pour Newman, l'idée du développement fut le véritable pont qui le conduisit à se convertir au catholicisme...»

Cité par le Pape à Riga (Lithuanie) et publié par l'Oss, Romano du 10.9.1993

Le Pape à l'université Urbaniana, le 13.11.1998

Le rapport fécond entre la philosophie et la parole de Dieu, ajoute Jean-Paul II, se manifeste aussi dans la recherche courageuse de penseurs plus récents, entre lesquels il me plaît de rappeler, pour l'Occident, des personnalités telles que John Henry **Newman**, **Antonio Rosmini**, **Jacques Maritain**...

Le Card. Walther Kasper dans l'Oss. Rom. du 26.1.2003

Vatican II a fait vraiment propre la compréhension vivante de la Tradition, tel qu'on la trouve dans J.A. Mohler et dans J.H. **Newman**, qui en ont fait le fondement de leurs respectives réflexions théologiques.

N. Friedmann dans l'Oss. Rom. du 14.8.2004

Newman... a ouvert une nouvelle ère... la profonde découverte de la grande Catholica... Cette ressemblance dans le cheminement ecclésial entre **Newman et Max Thurian**...

Anna Maria Tripodi, dans l'Oss.Rom. du 27.4.2006

Les deux Serviteurs de Dieu, **Rosmini et Newman**... ont parfaitement correspondu à l'invitation, adressée par Benoît XVI aux Universités romaines, de conjuguer de manière harmonieuse la foi et la culture.

Anna Maria Tripodi, dans l'Oss.Rom. du 26.4.2006

...**Newman**... quand il comprend clairement que le Catholicisme moderne est le développement et l'achèvement légitime de la doctrine chrétienne en vigueur dans l'Église primitive, il décide d'entrer dans l'Église catholique.

Graziella Merlati au Congrès de Gênes sur **Rosmini et Newman**, dans l'Oss.Rom. du 19.6.2006

Le Card. Ratzinger écrivait : «La doctrine de **Newman** sur la conscience devint donc pour nous tous, le fondement de ce personnalisme théologique, qui nous attira par son charme. Notre image de l'homme ainsi que notre conception de l'Église, furent marquées par ce point de départ»...La conscience, écho de la voix de Dieu, écrit **Newman** «est le véritable vicair du Christ», prophétique dans ses paroles, souveraine par son caractère péremptoire, sacerdotale dans ses bénédictions et dans ses anathèmes... L'actualité de **Rosmini et Newman** et leur capacité... à être des cartomanciens du futur... Les travaux se sont déroulés en présence de l'évêque auxiliaire Luigi Palletti.

Notre action de cassettes à 50% continue PROFITEZ ! Voici quelques titres, parmi tant d'autres...

(Notez, toutefois, que presque tous nos titres restent disponibles, en K7, sur commande)

Référence		R.P. PIERRE-MARIE O.P.	
PM	1	AMOUR DE LA VÉRITÉ ET HAINE DE L'ERREUR	(Fr. 10.- / € 7.-)
PM	2	L'AUTORITÉ DU CONCILE	(Fr. 10.- / € 7.-)
PM1	3	L'UNITÉ DE L'ÉGLISE DANS LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE ET DANS LA "THÉOLOGIE" CONCILIAIRE	(Fr. 10.- / € 7.-)
		M. Hugues PETIT	
P	2	LES RACINES DE L'OCCIDENT : Athènes, Rome et Jérusalem	(Fr. 10.- / € 7.-)
P	3	QU'EST-CE QUE LE TOTALITARISME ?	(Fr. 10.- / € 7.-)
		M. l'abbé PIVERT	
PIV	2	LA CONFESSION	(1 K) (Fr. 10.- / € 7.-)
PIV	3	LE MARIAGE	(1 K) (Fr. 10.- / € 7.-)
		M. Claude POLIN	
POL	5	LA LIBERTÉ DE LA PRESSE EST-ELLE UNE VALEUR ABSOLUE ?	(Fr. 10.- / € 7.-)
		M. l'abbé V. QUILTON	
QUIL	1	EXPLICATION DE LA MESSE (étude comparée des deux rites)	(3 K) (Fr. 22.- / € 15.-)
QUIL	3	FÉMINISME ET DIGNITÉ DE LA FEMME	(Fr. 10.- / € 7.-)
		RAMBAULT	
		PEOBLÈMES RELIGIEUX AA LYON PENDENT LA RÉVOLUTION	(Fr. 10.- / € 7.-)
		Mme Michèle Reboul	
RAM	1		
RE	1	RE 1-LES SECTES OU LA SPIRITUALITÉ CARICATURÉE	(Fr. 10.- / € 7.-)
		UN GROUPE DE FIDÈLES	